UNIVERSITE D'ABOMEY-CALAVI

(UAC)

FACULTE DES SCIENCES HUMAINES ET SOCIALES

(FASHS)

DEPARTEMENT DE PHILOSOPHIE

(DPH)

Mémoire de licence

L'HOMME DANS *LA BIOETHIQUE ET LA DIGNITE DE LA PERSONNE* HUMAINE DE ROBERTO ANDORNO

Préparé par :

Odile Abouhou AWO

Sous la direction de :

Dr. Paul Christian KITI
Maître-Assistant des
Universités du CAMES

Année académique : 2021-2022

SOMMAIRE

INTRODUCTION 1
CHAPITRE PREMIER : Roberto Andorno Et La Problematique de l'homme au Sein de la Bioethique. 3
CHAPITRE DEUXIEME : APPRECIATION DE LA CONCEPTION 31
D'ANDORNO. 31
CONCLUSION 45
Références bibliographiques 47
TABLE DES MATIÈRES 49

A

Mon père TCHEDJI JEAN AWO

Ma mère MADELEINE KOGBE AKPAKI.

Remerciements

Je tiens d'abord à témoigner toute ma gratitude à mon Directeur de mémoire, Monsieur Paul Christian KITI pour sa disponibilité.

Je remercie tous les enseignants du Département de Philosophie qui ont suscité en moi le sens de la recherche et donné le meilleur d'eux-mêmes depuis le début de ma formation.

Je remercie particulièrement Monsieur Vincent AYENA pour sa rigueur intellectuelle et ses précieux conseils.

Ma reconnaissance va à l'endroit de tous les membres des familles AWO, LAWIN, ASSOGBA, OGOUVIDE, ETEKA, AKPO, AGUIE pour tous les soins et protections qu'ils m'ont apportés durant tout mon cursus scolaire et universitaire. Que Dieu veille sur eux.

Ma gratitude va également à l'endroit de mes aînés et doyens, en l'occurrence Thomas EDEA, Jacques Bio GUERRA et Christian AWO pour leurs encouragements et leurs soutiens renouvelés.

Je remercie mes frères et sœurs, mes oncles, mes tantes, mes cousins et cousines dont les conseils ne cessent de me réconforter.

Je ne saurais oublier mes amis, Ecclésiaste AMADJI, Gildas GBEGLA, Wahab GOUNOU KOTO, Ange HOUETO, Moukaïla SEKO, Rufin TOVIESSI, Djibrila SAKA SIRA, Clément KPERA, Honorine Yopoudou BEKOUTOUNAN pour leurs différentes contributions.

Je tiens enfin à remercier tous ceux qui, dans la discrétion, ont contribué d'une quelconque manière à la réalisation de ce travail.

RESUME

L'étude de l'homme au sein de la bioéthique s'articule à travers plusieurs questionnements. Roberto Andorno a effectué cette étude en quatre stades en partant du début de la personne, ensuite de la procréation, de l'identité de la personne pour finir par la fin de la personne humaine. Au terme de l'étude de son ouvrage, il ressort que dès son état embryonnaire, Roberto Andorno avance que l'homme peut être perçu comme étant une personne humaine complète qui bénéficie de toutes les facultés y afférentes. Par conséquent, jusqu'à la fin de sa vie, en passant par sa procréation et son identité, le zygote incarne une dignité absolue qu'aucune science ne devrait transgresser. Ainsi réprouve-t-il toute manipulation biologique et/ou médicale affectant la dignité de la personne humaine. Andorno préconise alors l'amour affectif aux professionnels médicaux pour le traitement de leurs patients. Après l'examen de cet ouvrage, nous avons trouvés pertinants plusieurs points de la pensée d'Andorno. Même si, Andorno s'est heurté à un problème d'indécision en parlant du statut de l'embryon.

Mots clés : Dignité, Personne, Bioéthique.

ABSTRACT

The human study within bioethics revolves around a plenty of questions. Roberto Andorno sequenced this study in four stages starting by the beginning of the person, then the procreation, the identity of the person and ending with the end of the human person. then, after all his book study, it reveals to us that from his embryonic state, Roberto Andorno advances that man can be perceived as being a complete human being who benefits from all the related faculties. Therefore, until the end of his life, passing through his procreation and his identity, the zygote embodies an absolute and inherent dignity in him, which no science must transgress. thus he rejects any biological and / or medical manipulation affecting the dignity of the human person. He then advocates emotional love for medical professionals for the treatment of their patients. Moreover, Andorno encountered a problem of indecision in speaking about the status of the embryo.

Keys words: Dignity, Person, Bioethics

INTRODUCTION

Avec les inventions scientifiques de la Modernité, quasiment tout l'environnement des hommes passe du monde donné à celui construit. Ce nouveau monde est mieux adapté à leur mode de vie car il leur procure plus de confort. Toutefois, il s'est révélé que ces sciences, singulièrement celle biomédicale a fini par chosifier l'homme. Elle s'est retournée contre l'homme en le réduisant finalement à un vulgaire objet qu'elle se plait à manipuler et à soumettre à des expérimentations réifiantes.

Henri Bergson a vite remarqué ces supplices infligés à la nature humaine par la science. Ces méfaits de la science ont conduit Karl Jaspers a parlé du démonisme de la technologie. Pire encore, c'est la science biomédicale laquelle devrait servir l'homme qui en vient, nous semble-t-il à le priver de toute sa dignité la plus significative. Il s'agit par exemple de la conception de l'embryon *in vitro* ; c'est-à-dire hors du corps de la femme.

Une discipline fut alors créée, elle visait à réguler les mouvements quasi impétueux des sciences biomédicales en leur rappelant la sacralité de l'être humain que préconise la morale. Il s'agit de la bioéthique. C'est un peu dans cette optique que Rabelais nous a dit : « science sans conscience n'est que ruine de l'âme »[1]. Le juriste Roberto Andorno s'est engagé dans cette lutte de dignité de la personne humaine. Il soutient bec et ongle qu'en aucune façon la personne humaine ne peut être assimilée à un objet et se faire manipuler par la science. En vue de mieux étudier sa conception, nous avons choisi pour notre travail de nous

[1] François Rabelais, *Gargantua et Pantagruel*, Paris, Larousse, 1919, p. 159.

pencher sur la question de ''l'homme dans *La bioéthique et la dignité de la personne* humaine de Roberto Andorno''.

Dans cette dynamique, notre travail de recherche essayera de réponse globale à cette série de questions qui constituent notre problématique : Qu'est–ce la bioéthique et comment l'homme y est-il perçu ? Comment Andorno conçoit-il l'homme dans la bioéthique et la dignité de la personne ? Quelles sont les conceptions relatives à la question de l'homme en bioéthique et quel rapport entretiennent-elles avec la position andornienne ?

La question de l'homme chez Andorno s'est heurtée à un obstacle sérieux quant à sa dignité que, l'auteur place au premier plan. L'ayant perçu, Andorno a essayé de l'élucider ; ce qui rend logiquement subjectif son point de vue quand bien même la tendance se fondant sur l'éthique objectiviste est celle à laquelle il appartient.

Nous avons articulé notre travail autour de deux axes majeurs. Nous avons d'abord présenté la conception de l'homme en bioéthique, puis chez Roberto Andorno. Nous avons par ailleurs soumis à une analyse critique la conception qu'a Roberto Andorno de l'homme.

CHAPITRE PREMIER : Roberto Andorno Et La Problematique de L'homme au Sein de la Bioethique.

A – L'homme dans les sciences biotechnologiques.

L'obsession des hommes cherchant à améliorer leurs conditions de vie a donné lieu au progrès impétueux de la technoscience. Dans son ouvrage, Roberto Andorno déclare que « Le positivisme triomphant présentait la science et la technique comme des activités « neutre », placées au-delà du bien et du mal. (…) Selon ce schéma, propre à la pensée illuministe, le développement scientifique suffisait par lui-même à assurer l'instauration d'une société harmonieuse grâce à l'application systématique de méthodes rationnelles dans tous les domaines »[2]. Ainsi donc la théorie positiviste, comme celle illuministe, a longtemps montré au monde que science et technique étaient deux activités amorales –neutres- qui surpassent tout dans le monde, y compris le bien et le mal. De ce fait, aucun jugement critique ne pouvait se prétendre l'aptitude de les saisir. Le développement scientifique représentait alors, la panacée de tous les problèmes.

Malheureusement cette science est devenue ambivalente à partir de l'irruption de la bombe atomique de Hiroshima. Ceci se traduit par ces perceptions ou mentalités quasi contradictoires des hommes : confiance naïve en les possibilités qu'elle offre ; méfiance croissante devant ses dangers et qu'elle représente[3]. Andorno dans cette optique nous indique l'exemple flagrant de «l'« ingénierie génétique », avec sa potentialité de

[2] Roberto Andorno, *La bioéthique et la dignité de la personne humaine*, Paris, Presses universitaires de France, 1997, pp. 7-8.

[3] Cf. Roberto Andorno, *La bioéthique et la dignité de la personne humaine*, Paris, Presses universitaires de France, 1997, p. 8.

modification de l'espèce humaine par l'intervention sur les cellules germinales, en est peut-être l'exemple le plus frappant »[4].

La science, nous apprend Andorno, s'est départie de son ancienne fonction (celle visant la satisfaction de la simple curiosité humaine) pour devenir la techno-science c'est-à-dire qu'elle s'est désormais donnée pour objectif d'opérer (finalités opérationnelles) ; lequel objectif est tout à fait utilitaire ou utilitariste. Il précise que « les objectifs utilitaires immédiats ont d'une certaine manière noyé la réflexion sur le sens ultime de la recherche scientifique. La théorie est désormais inséparable des finalités opératoires qui justifient *a prori* toute recherche »[5]. Dans ce sens, il n'y a plus ni de totem ni d'interdit encore moins de sacralité. Tout ce qui avait un caractère sacré peut être exploité, conception de la science moderne. La science moderne a, dans un élan de réductionnisme, pris pour exemple la Mathématique ; cette discipline construite par les hommes et non donnée à la manière naturelle. Roberto Andorno nous dira d'ailleurs, qu' « on ressent dans cette nouvelle perspective un écho de l'appel cartésien aux hommes pour qu'ils deviennent, au moyen de la technique, les « maîtres et possesseurs de la nature ». Sauf que Descartes n'avait peut-être pas imaginé que cette entreprise de domination risquait de se tourner un jour contre l'homme lui-même »[6]. Andorno adresse alors une restriction à ce type de cartésianisme. Il dit à ce sujet que « lorsqu'on arrive à ce point, c'est-à-dire à l'homme comme

[4] Roberto Andorno, *Op. Cit.*, p. 8.
[5] *Id*.
[6] *Ibid.*, p. 9.

objet de maîtrise, il est bien difficile de préciser *qui domine qui* et *qui a gagné et sur qui* »[7].

Cette nouvelle tendance des hommes vis-à-vis de la nature part de certaines idéologies. Condorcet et Francis Bacon en présentent quelques-unes. Substantiellement, d'après Condorcet, la Modernité et plus précisément les Lumières, a une double tâche qui lui est dévolue pour garantir le progrès moral: « Étendre l'application de la méthode scientifique à toute la gamme des connaissances humaines ; codifier en formules la méthode scientifique elle-même »[8]. C'est en accomplissant ces doubles tâches que la modernité aura assuré la pérennité aux vérités découvertes par les sciences. Toujours dans cette même dynamique, Andorno nous apprend qu'il propose au-delà de tout cela quelques mesures eugéniques aux problèmes modernes : « Chaque siècle ajoutera de nouvelles lumières à celles du siècle qui l'aura précédé ; et ces progrès, que rien désormais ne peut arrêter ni suspendre, n'auront d'autres bornes que celles de la durée de l'univers »[9]. D'ailleurs, Andorno nous fait savoir qu'il pense « en participant sur les mesures eugéniques modernes qu'on ne saurait s'imposer comme un devoir de « changer la terre avec des êtres inutiles et malheureux ». C'est pourquoi on a désigné Condorcet comme « le père de l'eugénisme républicain ». »[10]. Bacon pour sa part, les méthodes appliquées par la nature doivent être dépassées et difformées par la technique car, nous précise Andorno, il n'y a avec lui, aucune différence entre les objets artificiels et ceux naturels. Il faut agir sur, et modifier, la nature. Il

[7] *Id.*
[8] *Ibid.*, p. 10.
[9] *Id.*
[10] *Id.*

avouera d'ailleurs que « Si, au début, la technique semble imiter la nature, c'est pour une simple raison stratégique, afin de la vaincre ensuite, car « on ne triomphe de la nature qu'en lui obéissant ». »[11]. La transformation de la nature se trouve chez Bacon la plus grande responsabilité qui incombe aux hommes.

Cette prérogative de pouvoir des hommes à exercer sur la nature leur a été aussi assignée par Dieu -Soumettez la nature- dans les Sainte Ecritures. L'homme a dès lors le droit naturel et le pouvoir d'agir sur tous les objets naturels sans aucun autre obstacle qu'à l'intérieur de la technique. Ce pouvoir absolu accordé à la science et à la technique se caractérise par l' « Anéthicité » qui infère que l'activité technique est « meurtre » et un exercice de liberté radicale, l' « anontologisme » lequel ravit tout l'entre même des choses. C'est dire que tout ce qui existe peut-être dépourvu de sa nature propre et soumis à des manipulations. On parlera également de l' « assymbolisme » comme caractéristique. Il ne fait pas usage de la « Raison », raison humaine mais de la « Raison technique » pour la technique. Autrement dit, la technique a sa propre raison indépendante de l'homme qui progresse sans s'en tenir à quoi que ce soit et qui ne distingue pas « l'être personne » et « l'être chose ».[12]

Fort de tous ces progrès de la techno-science effroyablement défendue, il parait expédient de la soumettre au jugement éthique. A cet effet, Roberto Andorno soutient que « Ce progrès offre continuellement à l'homme de nouveaux services, de plus en plus achevés. Grâce à eux, l'homme peut jouir d'une meilleure qualité de vie (…) *tout ce qui*

[11] *Ibid.*, p. 11.
[12] Cf. Roberto Andorno, *La bioéthique et la dignité de la personne humaine*, Paris, Presses universitaires de France, 1997, p. 13.

contribue au perfectionnement de la personnalité humaine, est toujours positif »[13]. Il estime quasiment donc que la science a fait des prouesses surplombantes, inouïes au point de démystifier l'homme. Mais, pour lui, le problème ne se situe pas là, vu que la science a pour objectif d'améliorer les conditions de vie de l'homme même. Car il nous le dit bien : « il serait absurde de prétendre condamner le progrès techno-scientifique comme étant intrinsèquement mauvais »[14]. Il n'y a donc *a priori* pas de raison qu'on récriminer contre elle.

Toutefois, Andorno nous fait observer que « Le centre du problème consiste à discerner le progrès *véritable* du progrès *apparent* (…) à distinguer ce qui *personnalise* l'homme de ce qui le *dépersonnalise*, ce qui le rend plus libre de ce qui le rend plus esclave »[15]. Mais là ou l'effroi atteint son pilori, c'est que « les biotechnologies opèrent non plus sur le monde extérieur mais sur l'homme lui-même »[16]. Ainsi, avec le développement de la techno-science de nos jours, y a-t-il d'incertitude sur ce que sera l'avenir. Il craint de ne pas avoir une sécurité, une conservation de la sacralité humaine-. La biotechnologie surtout s'identifie comme le prédateur de la personne humaine, car elle vise non pas à agir sur des instruments, des objets, mais sur ses usagers eux-mêmes. En clair, l'identité humaine tend à s'étioler progressivement face à l'émergence inquiétante de la techno-science. La personne humaine s'en trouve asservie voire détruite, au lieu d'être servie.

La priorité désormais est de trouver un moyen de freiner les élans meurtriers de ces progrès biotechnologiques. Il est clair que « tous

[13] Roberto Andorno, *Op.Cit.*, p. 13-14.
[14] *Ibid.*, p. 13.
[15] *Ibid.*, p. 14.
[16] *Id.*

reconnaissent aujourd'hui la nécessité de fixer des limites aux développements techno-scientifiques, afin de mieux protéger l'identité humaine »[17]. La bioéthique entre donc en scène. Mais avant d'épouser ses choix et d'adopter ses solutions, il nous faut absolument scruter la *métabioéthique*[18]. Ce consensus est d'autant plus principiel que, les différentes solutions apportées aux problèmes bioéthiques ne sont que fonction du choix de la base éthique initialement choisie.

Les courants de pensées éthiques qui fondent la bioéthique sont nombreux : le courant relativiste, objectiviste, non-cognitiviste, néo-utilitariste, néo-contractualiste, etc. De tout cela, il y en a pourtant que deux principaux quasi-antagonistes, ce sont : les courants de pensées relativiste ou subjectiviste et objectiviste, personnaliste ou vitaliste. Les autres courants de pensées ne sont que des variantes des deux suscités.

Nous avons le non-cognitivisme, le néo-utilitarisme et le néo-contractualisme, ces variantes du relativisme qui comme lui estiment que : « le bien n'est pas véritablement connu par la raison, mais construit par la volonté ou ressenti par les sentiments ; il n'a pas d'actions intrinsèquement mauvaises »[19]. Le non-cognitivisme est inspiré par David Hume qui soutient que la raison n'a aucun pouvoir en matière de l'accession à la vérité surtout celle morale et éthique ; il s'agit là, de son « scepticisme radical en ce qui concerne la capacité cognitive de l'homme »[20]. La bonté de nos actions est à confier à nos sens et/ou sentiments, mais jamais à la raison. Le néo-utilitarisme à son tour est un

[17] *Ibid.*, p. 15.
[18] « Ainsi se pose la question de déterminer les fondements de la bioéthique. On parle à ce propos de la *métabioéthique*. » (Roberto Andorno, *La bioéthique et la dignité de la personne humaine*, Paris, Presses universitaires de France, 1997, p. 15).
[19] Roberto Andorno, *Op. Cit.*, p. 16.
[20] *Id*.

courant qui priorise ''l'utilité sociale'' et qui soutient que le plaisir trouve son efficacité non pas dans l'individualisme mais dans la société. Quant au néo-contractualisme, le bien se situe dans la cohésion sociale, il est un fruit de la ''décision collective''.[21]

Par contre, pour les objectivistes le bien au lieu d'être construit, est reconnu par l'exercice de notre raison. Ils estiment que les principes éthiques ne sont appréhensibles par la raison humaine et surtout que ceux-ci indiquent le *Bien objectif* et *transcendant* à l'homme. Avec eux « il y a donc des actions intrinsèquement mauvaises, notamment celles qui vont à l'encontre des valeurs essentielles de la personne. (…) la personne demeure la fin de toutes les institutions sociales, politiques, économiques, etc. »[22].

Par ailleurs, à la question relative à la qualité de la vie qui vient justifier la théorie du conséquentialisme basé sur ''la fin justifie les moyens'', la conception relativiste situe l'effectuation de morale dans l'estimation des conditions ci-après : la vie humaine sera de ressentir du plaisir ou de la peine (l'utilitarisme) ; de prendre des décisions (non cognitivisme) ; d'intervenir dans la question du contrat social (contractualisme). Tout ceci est naturellement *versus* à la logique de la pensée personnaliste qui se veut traiter l'homme comme une personne humaine et donc comme une *fin en soi*. Le vitalisme se préoccupe pour son compte donc de la *dignité de la vie*.

En substance, il faut retenir que sur cette question de *qualité de vie* versus *dignité de la vie*, la bioétique ''relativiste'' se trouve des conditions de vie ou de mort pour l'individu. Les différentes positions, variantes, de

[21] Cf. Roberto Andorno, *La bioéthique et la dignité de la personne humaine*, Paris, Presses universitaires de France, 1997, p. 16
[22] Roberto Andorno, *Op. Cit.*, p. 17.

ce parti s'harmonisent un peu plus clairement autour du fait que le respect de la vie ou de la dignité humaine est tributaire de sa capacité de ressentir du plaisir ou de la peine, de prendre des décisions. Il faut avoir nécessairement une certaine « qualité » avant que sa vie ne soit respectée. En revanche la pensée objectiviste identifie une dignité intrinsèque et inhérente en l'homme. Par conséquent, son respect est indiscutable et inconditionnel quel que soit son état physique, moral ou psychique, car il est une personne, un être d'esprit ; il est digne et devra être considéré comme tel, par cette « valeur qu'on reconnait à l'homme du seul fait d'exister »[23].

B- Conception d'Andorno sur la question de la personne humaine en bioéthique

Afin de bien exposer l'opinion d'Andorno sur cette préoccupation, il nous parait très important de passer en revue l'ouvrage principal de notre travail de recherche. Dans cette dynamique nous nous appliquerons exclusivement à ressortir des passages clés, pour l'appréhension de son parti pris quant à préoccupation bioéthique de la personne humaine. Des passages comme, ceux portant sur les quatre stades auxquels Andorno a choisi d'étudier la personne, ceux où il parle de la *métabioéthique* ou encore, ceux où il s'interroge sur ce qu'est la personne sont indispensables pour une telle élaboration. Fort heureusement pour l'élaboration de cette analyse, nous avons déjà passé plus haut le propos de la métabioéthique.

Dans un contexte objectiviste, puisque c'est là son parti pris, Andorno aborde la personne humaine comme un être plein de valeur qui

[23] *Ibid.*, p. 37.

mérite un respect absolu à tous égards. Autrement dit, « c'est en raison de son *acte d'être*, doué d'une intensité unique, qu'elle possède une dignité intrinsèque. (…) En ce sens, tout homme, même le pire des criminels, *est digne* et par conséquent ne peut être soumis à des traitements dégradants »[24]. Les progrès des sciences biotechnologiques confinent à enfreindre, du moins enfreignent déjà cette personnalité mythique de l'homme à travers la conception de l'embryon, hors de la réalité corporelle, le diagnostic préimplantatoire, la congélation de l'embryon, la maternité pour autrui, le clonage et bien d'autres pratiques déshumanisantes.

A ces faits, Roberto Andorno impose une modération et une conduite qui reconnaisse et conserve l'honneur de l'homme - soutenu par l'éthique mais aussi la juridiction qui demeure impartiale sur les préoccupations relatives à l'individu dans unité et unicité, il recommande l'observance de cette dignité à la personne c'est-à-dire à l'embryon qui en est déjà une, à l'enfant, à l'adulte jusqu'à sa mort qui ne doit dépendre ni de sa volonté encore moins de celle d'un autre individu (médecin ou un tiers). La personne humaine est un « être qui mérite un traitement en tant que fin-en-soi »[25].

Pour être plus clair et plus perceptible, dans notre présentation nous partons du deuxième chapitre de la première partie de l'ouvrage de Roberto Andorno. Dans cette portion, l'auteur met en lumière l'essentiel à comprendre lorsqu'on parle de la *personne*. Maitriser ici les contours du concept de la personne s'avèrent prépondérant pour en saisir les contours dans l'univers de la bioéthique. De plus puisque nous le

[24] *Ibid.*, p. 36-37.
[25] *Ibid.*, p. 36.

savons, les solutions proposées par les intervenants en bioéthique sont les résultats de leurs bases métabioéthiques choisies ; il urge « aujourd'hui, peut-être plus que jamais, de s'interroger sur ce qu'est l'homme en tant que *sujet*, c'est-à-dire en tant que *personne* »[26].

Andorno nous le fait bien remarquer, « les solutions aux nouveaux problèmes soulevés par les biotechnologies dépendent quasi entièrement de la réponse que l'on donne à la question sur la « personne ». »[27]. Ce qui est sûr c'est qu'*être personne*, c'est *être digne*, car il indique « le terme de « personne » est employé pour désigner *les êtres qui possèdent une « dignité » intrinsèque* »[28]. La dignité en cause ici est celle *ontologique* à distinguer de la celle *éthique* qui elle n'est que tributaire de l'*agir* du sujet. Restant d'une manière ou d'une autre fidèle au sens étymologique de la ''*personne*'' tout en approuvant sa définition boécienne[29] ; il dira donc que : « la personne n'est ni un centre spirituel isolé du corps, ni une manifestation du monde des idées, mais la totalité humaine, animé par un principe spirituel »[30]. Andorno va donc récuser la conception subjectiviste de la *personne* en restant assez proche de sa sémiotique étymologie. Ainsi, même si comme ses pairs il sera traité de espéiste (parce qu'accordant à l'espèce humaine, par-dessus toutes les autres, un privilège de sacralité), soutiendra-t-il comme Robert Spaemann que : « c'est la seule appartenance à l'espèce *homo sapiens* qui devrait déterminer son statut de « personne ». Tout autre critère convertirait certains hommes en juges des autres et la notion des droits de l'homme

[26] *Ibid*., p. 33.
[27] *Id*.
[28] *Ibid*., p. 36.
[29] « *substance individuelle d'une nature rationnelle* » (Roberto Andorno, *La bioéthique et la dignité de la personne humaine*, Paris, Presses universitaires de France, 1997, p. 41).
[30] Roberto Andorno, *Op. Cit.*, p. 43.

serait supprimée à sa racine »[31]. Cet aspect du raisonnement étant du fait éclairé, procédons à la présentation de la conception de la personne à chaque stade choisis par Roberto Andorno.

Le premier stade est celui du ''début de la personne'', il fait allusion à une question qui se posait dans l'Antiquité et au Moyen-Age sous une autre forme et qui surtout divisait les écoles philosophiques[32]. Mais elle revient aujourd'hui, il s'agit de la problématique du « Statut de l'embryon », quelle valeur devrait-on accorder à l'embryon ; elle : d'une personne, d'une chose ou d'un être intermédiaire si cela existait ? Le principal problème ici, c'est que l'embryon a été arraché au corps de la mère pour être conçu *in vitro* c'est-à-dire par expérimentation dans la verrerie des tubes à essai. Les biologistes, philosophes autant que les juristes y ont opiné sur des préoccupations cruciales : « qu'est-ce que l'embryon que nous avons aujourd'hui dans nos mains ? Une personne ? Une chose ? Un être intermédiaire ? »[33].

Les premiers diront que le début de l'homme, sa conception, biologiquement dépend de la fusion de l'ovule et du spermatozoïde qui associés donne lieu à la production d'un *zygote* -cellules d'information génétique humaine. Dès cette conception, l'embryon puis le fœtus suit et subit progressivement des stades jusqu'à sortir et devenir adulte. Du moment que le fœtus et l'embryon comporte déjà le génome humain qui ne deviendra jamais autre chose, il appartient alors à l'humanité, il a la caractéristique des hommes (il est déjà quasi-homme) ; même si son

[31] *Ibid*., p. 47.
[32] La question mettait l'école de l'animation immédiate *versus* celle de l'animation médiate « La controverse sur l'animation de l'homme vise à préciser à quel moment, entre le temps de la conception et celui de la naissance, le corps vivant est déjà constitutif d'une personne » (Roberto Andorno, *La bioéthique et la dignité de la personne humaine*, Paris, Presses universitaires de France, 1997, p. 64).
[33] Roberto Andorno, *Op.Cit*., p. 64.

individualité biologique ne dépend pas de son unicité d'information génétique. Malgré ces données de la science, les biologistes vont déboucher sur une aporie. Andorno nous l'indique bien : « les données biologiques nous montrent que l'embryon est *humain* dès le début. Cependant, elles ne peuvent pas nous dire s'il est une *personne*, car cette notion appartient au domaine philosophique. Le biologiste n'est pas habilité à nous dire depuis quand le nouvel être est doué d'un esprit car cet aspect *immatériel* de la personne échappe par sa nature à l'objet de la science et aux moyens dont elle dispose »[34]. Ceux-ci passent donc le témoin au groupe des philosophes, pensant qu'ils sont habilités à avoir voix au chapitre.

A cet effet, pour les philosophes, si nous partons de la définition de la personne ''substance individuelle d'une nature rationnelle'' ; on se demandera d'abord si l'embryon est un individu. A cela, les biologistes ont répondu par l'affirmative car l'individu est tout ce qui est unique et un et qui n'est pas divisible sans se faire dégrader. En fait dans la conception « *biologique*, (…) la notion d'individu renvoie, non pas à l'impossibilité de division, mais à l'idée d'*organisation* »[35]. Par conséquent l'embryon est un individu même s'il peut changer d'espèce dans les deux premières semaines de sa conception, sans se dégrader, en restant organisé. Les philosophes diront également oui à cela car l'individu chez eux s'oppose au genre, abstrait, universel. « L'individu est le sujet subsistant qui existe réellement et se différencie d'autre réalité »[36]. Mais est-ce que l'embryon appartient à la Nature rationnelle ? Oui c'est ce que dit la biologie, parce que, la nature humaine c'est l'espèce humaine en

[34] *Ibid.*, p. 66.
[35] *Ibid.*, p. 67.
[36] *Ibid.*, p. 68.

biologie. Par contre, « la notion de « nature humaine » dans un sens *philosophique*, qui implique nécessairement la présence d'un esprit ou âme humaine ». La nature humaine nécessite indéfectiblement alors un corps et une âme ; laquelle âme ne peut guère être vérifiée au niveau de l'embryon d'expérience *de facto* « on arrive à une impasse »[37]. Sur ce, un véritable doute nait à ce propos autour de la présence et l'exercice de l'âme et son absence. C'est ce doute ontologique qui se laisse évaluer sur le plan éthique et celle-ci nous accorde la latitude de décider en faveur du plus faible ; quand il y a une situation de doute. Telle est aussi la position de l'église catholique : « le respecter [l'embryon] *comme s'il était une personne* »[38].

D'autres biologistes en matérialiste stipulent que la personne humaine requiert un certain développement du système nerveux. Ce n'est qu'à partir du 14 jour après la fécondation que le fœtus mériterait respect. Certains d'entre eux qu'avant le 14 ne se fait pas *ex-nihilo* mais du développement de l'être résultant de la fécondation. Or il y a de ces remplacements qui se font dans le corps de tous les humains jusqu'à l'adulte.

D'autres spécialistes fixent ce respect soit à la huitième semaine, la vingtième ou après le temps après la naissance, c'est-à-dire quand l'enfant commence à être auto-conscient de sa propre existence. Roberto Andorno philosophiquement, va présenter la position de Dominique Folscheid qui sur la base du *sophisme du poisson rouge* en vient à affirmer pour montrer les limites de ce matérialisme que la « condition biologique aussi nécessaire soit-elle, ne peut donc pas être traitée comme une cause

[37] *Id.*
[38] *Id*.

mécanique, et l'être qui doit pourtant la vie à cette condition ne peut pas être considéré comme son effet ». En accord avec lui Andorno pense que ces thèses matérialistes instillent à réduire l'homme à certaines fonctions physiologiques. « Il ne suffit donc pas d'observer chez l'embryon l'absence de certaines capacités pour nier sa personnalité »[39]. Elles sont dans une confusion erronée de l'*être* et de l'*agir*.

Pour le troisième groupe, approche Ethico-Juridique du statut de l'embryon ; tout est parti de l'enchâssure du statut de l'embryon par la juridiction de la Rome ancienne pour qui : « *infans conceptus pro nato habetur quoties de commodis eius agitur* »[40]. C'est ceci, nous apprend Andorno, que l'ancien droit Français tout comme le code civil ont adopté implicitement puis soutenu, validé. C'est pourquoi ils déclament qu'on doit réserver aux embryons des legs (bien transmis). Le droit, en effet, n'a pas encore expressément déclaré que l'embryon doit être traité comme une personne, mais il le présume tout comme il présume innocent le voleur non inculpé. Ainsi, « de l'embryon, (…) tant qu'on ne prouve pas qu'il est une chose, on doit présumer qu'il est une personne »[41].

Le droit et l'éthique ont donc statué sur comment traiter l'embryon et non sur ce qu'il est. Sur ce, on doit respecter l'embryon comme une personne. A la question, quel est le statut de l'embryon selon le droit positif français, il est difficile de répondre car il présume que l'enfant est une personne dès sa conception. Même si les finalités eugéniques sont en train de gagner pratiquement le monde. Ayant présenté les vues

[39] *Ibid*., p. 72.
[40] « L'enfant conçu est considéré comme s'il était déjà né, chaque fois qu'il y va de son intérêt. »
[41] Roberto Andorno, *Op. Cit.*, pp. 73-74.

d'Andorno quant au début de la personne et à la considération qui doit lui être accordée passons au stade suivant.

Le deuxième stade auquel Andorno a voulu observer la *personne* humaine est celui de la *procréation*. Le phénomène par lequel on assiste à la naissance de l'homme est appelé la *procréation* au lieu de la *Reproduction* comme, la personne humaine n'est pas que physique. Il y a comme un mystère spirituel qui la guide (elle est une fin en soi). Emmanuel Kant l'a également reconnu, Andorno en fait mention, « il est impossible de comprendre la production d'un être doué de liberté par une opération physique »[42].

La personne est une fin en soi cela voudrait dire qu'elle ne doit pas être instrumentalisée, manipulée, et qu'elle devrait également être le fruit d'un véritable amour physico-spirituel (en passant par l'acte d'amour entre le père et la mère). Une raison de plus pour que la personne ne soit fabriquée ou reproduite au laboratoire comme les animaux qui se reproduisent de façon vulgaire. Andorno dira d'ailleurs : « La nuance est importante. L'amour est, en effet, une faculté propre aux êtres doués d'un esprit. Seuls un « père » et une « mère » humains peuvent, par un acte d'amour, *procréer* une nouvelle personne »[43].

Cependant, depuis 1978 il est réaliste, en tout cas factuellement, de concevoir d'embryon en laboratoire. Après cette conception, soit dans l'intervalle de vingt-quatre à quarante-huit heures, l'embryon se transfère à une utérine ou est congelé. L'enfant devient un produit subordonné par stockage, congélation, don, sélection ou autres. Il a donc la même valeur que les objets inertes. D'un en cours de production, on

[42] *Ibid.*, p. 75.
[43] *Ibid.*, p. 76.

doit pouvoir exiger beaucoup ou on le supprime car il a été enclin à déployer certaines performances auxquelles il n'aura pas le droit de faillir. Andorno pense de ce qu'est l'homme, qu'il est inconcevable d'admettre une production ou reproduction humaine *in vitro* ou partie de là. De fait, « l'idée d'un *homo fabricatus* heurte notre perception la plus intime de ce qu'est la dignité de la personne »[44]. L'enfant produit n'aura de ce fait aucun lien ou aucune inclination parentale si ce n'est qu'envers la technique (la cause dont il est l'effet).

Nous passons, de ce fait, de la vie donnée à celle produite où règne l'eugénisme en maître. Sur le plan littéraire, Andorno nous montre aussi que Goethe et Aldous Huxley avaient déjà prophétisé ces progrès débordants et progressifs de la science d'aujourd'hui. D'ailleurs il est des couples, qui décident d'obtenir des enfants *in vitro* ; d'effectuer une « procréation extra-corporelle »[45]. Dans ces cas l'enfant ne bénéficie pas de l'amour corporel, *l'amour procréationnel*, de ses parents. Cet acte, nous apprend notre auteur, du point de vue éthique, même si à certains égards est défendable, est proscrit car les deux sortes d'amour[46] sont importantes pour la bienséance de l'enfant dans la famille.

Andorno nous explique que jadis, il n'y avait qu'une seule tentative de fécondation *in vitro* et vu que cela échouait généralement, ils ont dû opter pour le transfert multiple d'embryons, de sorte qu'ils aient la chance d'obtenir plus de survivants et que ces scientifiques n'effectuent pas trop d'essais ; donc c'est à dire que c'est à coups

[44] *Id*.
[45] *Ibid*., p. 79.
[46] *Acte d'amour* qui peut suppléer *l'acte sexuel* ; et l'*amour physico-spirituel* d'un père et d'une mère. (Cf Roberto Andorno, *La bioéthique et la dignité de la personne humaine*, Paris, Presses universitaires de France, 1997, p. 79).

plusieurs de mort d'embryons que certains en viennent à survivre. La congélation d'embryons, *cryopréservation*, consiste à stocker l'embryon courant un temps record en attendant son transfert dans l'utérus. Elle aide à moins dépenser et à permettre de limiter les prélèvements à maintes reprises, cependant défendu par l'église car bon nombres d'embryons en meurent lors du transfert ou quand il en reste en stock inutilement. A ce sujet, la loi allemande n'autorise pas de congélation met le transfert de plus trois embryons mais par contre la France en autorise pour cinq ans au maximum.

Roberto Andorno, en étudiant l'homme au troisième stade – l'idientité de la personne– aborde d'abord la question du recours aux donneurs de gamètes qui a lieu quand le sperme de l'homme n'est pas de bonne qualité ou lorsqu'il ne contient pas de spermatozoïde. On passe alors à ce qu'on appelle « insémination artificielle avec donneur » (IAD) ou à la « fécondation *in vitro* avec donneur » (FIVETE-D) qui sont des alternatives hétérologues par opposition à homologues ou intraconjugales. Cette alternative (hétérologue) est inadmissible du point de vue éthique en ce qu'elle permet l'introduction d'un tiers (le donneur de gamètes) au sein du couple ce qui par-là génère une suppression de la lignée normale ascendante (généalogique) de l'enfant naissant. Le père du foyer devient un père d'adoption, d'où le problème de l'institutionnalisation de l'adultère, déjà admis depuis toujours comme immorale. « Même si ce problème n'est pas nouveau dans l'histoire – l'adultère a toujours existé– il devient plus aigu lorsqu'il est encouragé par une technique connue et institutionnalisée »[47].

[47] Roberto Andorno, *Op. Cit.*, p. 88.

Les biotechnologies voulant régler un problème en crée d'autres. C'est ce pourquoi les psychologues et les psychanalystes censurent ces procréations hétérologues. Cette procréation donne lieu à une série de dissociation au point qu'on se demande finalement ce que c'est qu'un père, une mère, un fils et un lien de sang. Le père du foyer se ne sera père que spirituellement, or il est également corporel, finalement, il perdra tout son titre de paternité (même le social)[48] puisque la juridiction a confié tout le droit à l'enfant de connaitre ses ascendances biologiques. C'est là la solution qu'elle trouve pour ne pas traumatiser l'enfant. A ceci, bon nombre de pays lui accordent ce droit : la Suède 1984, actuellement l'Australie, l'Autriche, l'Allemagne et la Suisse, la convention internationale de l'enfant aussi. A l'opposé de la France, le Royaume Uni et l'Espagne qui préfèrent l'anonymat.

Le clonage, c'est un procédé qui consiste à multiplier les animaux ou les végétaux à base des cellules ou par le greffage du noyau des cellules. La pratique du clonage humain est fortement récriminée par le commun des mortels ; car la nature a créé les hommes pareils et non identiques. « Si la personne est « qui ne peut être répété deux fois », il n'y a pas d'atteinte plus radicale à son identité que d'en créer une autre à l'identique. C'est ce qu'on appelle le *clonage*. (…) La pratique du clonage chez l'homme fait objet de critiques unanimes »[49]. Même les jumeaux homozygotes n'ont pas cette identité. Il serait un terrible supplice psychologique pour un cloné que de découvrir qu'il a été le fruit de la décision d'un homme. On devrait laisser les individus se découvrirent

[48] « En tout cas, du point de vue juridique, il n'y a pas de doutes : l'identité de la personne est essentiellement liée à son héritage biologique » (Cf. Roberto Andorno, *La bioéthique et la dignité de la personne humaine*, Paris, Presses universitaires de France, 1997, p. 89).
[49] Roberto Andorno, *Op. Cit.*, p. 91.

par eux même (l'auto découverte) ce qui n'est plus possible avec le procédé du clonage.

Un autre phénomène qui met aussi en jeu l'identité de la personne c'est l'accès au génome. En réalité le génome assure le transfert des caractères héréditaires, des parents aux descendants. « L'ensemble des gènes d'un individu, qui le distingue de tout autre sur terre, constitue son « génome » »[50]. Les cellules contiennent les informations héréditaires qu'un individu a reçues de ses parents à l'intérieur d'elles dans les gènes. Le génome s'obtient à partir de la fusion du spermatozoïde et de l'ovule. Il est un filament d'ADN qui contient des (04) nucléotides dont les dispositifs varient beaucoup d'un individu à un autre. C'est cette variété de possibilités de dispositif qui biologiquement est un individu.

L'ADN est emboité dans des chromosomes qui sont localisés dans les cellules. Le but des travaux sur le génome humain consiste à découvrir l'information qu'il contient et l'élaboration d'une carte de génome humain il trouver l'emplacement des 100.000 gènes et le des 3000 millions de paires de nucléotide.

Les buts de la recherche sur le génome humain est le connaitre puis agir sur lui à travers les thérapies géniques. « Du point de vue éthique, les experts acceptent, en général, les thérapies géniques somatiques et condamnent les thérapies géniques germinales. »[51] ; nous y reviendrons en plus de détails plus bas. A l'opposé des autres êtres, l'homme est l'être qui a une intériorité qu'il visite souvent (introspection). De cela, il est notable qu'il a une intimité y compris ses questions de santé ou médicale. C'est fort de cela qu'existe de secret médical imposé par

[50] *Ibid.*, pp. 92-93.
[51] *Ibid.*, p. 98.

l'église. Certes, cette médecine désormais prédictive aura fait des progrès ayant la capacité d'intervenir sur des problèmes liés au génome mais par-là même elle détruira l'intimité biologique de l'homme. « Concrètement, les tests géniques font courir à l'homme un danger précis : celui de devenir un « être transparent » du point de vue biologique ; dans un futur proche, tous les détails de sa constitution physique et même de son avenir biologique pourront être connus au moyen de l'analyse de son ADN »[52].

La médecine est désormais assimilable au « journal d'avenir » contrairement au journal ordinaire qui décrit le passé. Pour ce faire, les informations issues de la médecine en relation avec quelqu'un doivent demeurer discrètes et ne pourront être divulguées qu'avec l'assentiment de cette personne. Les tests génétiques donnent suite à deux conséquences négatives : sur l'image de soi de la personne et sur ses relations avec les tiers. Dans le premier cas il y a nécessairement un impact décisif que cela laisse sur la psychologie du patient. Ainsi, un individu qui s'apprend gravement malade atteint d'une mortelle affection ne parvient plus à convenablement gérer la suite de la vie. Il faut notifier qu'il se conduira diversement. Pour éviter cette impasse, Jean Dausset propose d'éviter de faire des tests génétiques il n'y a pas encore de mesure préventive. Dans le second cas, l'Agir sur le génome : la thérapie génique. C'est un ensemble de techniques qu'on emploie pour administrer des soins ou remédier aux problèmes génétiques. Il en existe deux : thérapies géniques sur les cellules somatiques et thérapies géniques sur les cellules germinales. Les premières modifient les cellules

[52] *Ibid*., p. 94.

qui n'ont pas la capacité de transmettre leur matériel génétique aux descendants. Les secondes, par contre modifient directement l'ADN des cellules reproductrices. Les premières thérapies devront commencer à s'exercer sur l'ADN soit par réparation ou par remplacement d'ADN quand c'est mal disposé. Dans ce cas, elles seront parfaites et pourront guérir beaucoup de malades qui paraissent incurables aujourd'hui ; nous fait comprendre Andorno.

Le problème de l'identité se pose aussi dans le cas de la maternité pour autrui ; c'est la situation dans laquelle, une autre mère (hors du foyer conjugal) accouche d'enfant pour un couple défini. Cette réalité se pratique suivant deux procédés : celui des mères porteuses de l'embryon issu du couple « on est ici face à ce qu'on appelle vulgairement la location d'utérus »[53] ; l'autre concerne « la *maternité de substitution*, qui est le plus fréquent, consiste à inséminer une femme avec le sperme du mari de la femme stérile »[54], laquelle femme porte l'embryon jusqu'à accouchement. Cette femme est naturellement la mère biologique de l'enfant dépend génétiquement également d'elle. Là, Andorno fait observer que la dignité de la femme autant que celle de l'enfant sont en péril. Tous les deux ont été réifié : cette mère est exploitée comme si elle était un « outil de production » car sa marque distinctive et ce qu'elle a de plus intime pour sa nature de femme est mis au service d'autrui. Car qu'il s'agisse d'un contrat volontaire et bénévole c'est à dire de solidarité ou d'un contrat de lucre, c'est simplement inacceptable. La réification de l'enfant se situe dans les conflits et les polémiques qui se soulèvent quand il nait ; et sont souvent nombreuses : soit c'est le couple qui refuse

[53] *Ibid.*, p. 100.
[54] *Id.*

de le prendre parce que handicapé, ou la mère biologique qui ne veut plus se séparer de lui ; et on voit bien que la pratique n'est plus du côté de l'intérêt de l'enfant. Il ne faudra également pas mettre de côté le mal psychologique qu'aura l'enfant à entendre qu'il sera séparé de sa mère biologique ou encore qu'il se situera entre deux mères, etc. Les lois françaises sur la bioéthique interdisent cette pratique, il y en a de même pour le code civil. Il y a en plus certains pays qui, après sanction des auteurs civils sanctionnent également le médecin[55].

Vient enfin le quatrième et dernier stade auquel Andorno essayera d'inspecter la dignité de l'homme, c'est celui de la fin de la personne. D'ailleurs, par rapport au questionnement sur la mort, beaucoup le craignent, pour les croyants c'est la naissance dans la véritable vie. Pour tous, elle rend intelligible la vie puisqu'on se dirait que rien ne nous en empêcherait après dans l'avenir, on baignerait dans le non-sens. « Si la vie n'avait pas une limite temporelle, les actions humaines n'auraient pas de sens »[56].

Les biotechnologies ont aiguillonné ce désir humain de s'immortaliser. On devra donc se demander s'il faut vraiment désirer ou non son immortalité. Andorno nous rapporte les propos de Jonas Hans, Cicéron et Saint Augustin, qui y opinent : On sait qu'on mourra mais le moment précis n'est pas connu[57]. La médecine a maintenant le pouvoir de retarder la mort. Mais ce moyen est-il admis du point de vue éthique ? *Non*, cela fait naitre une kyrielle de questions qui mises en

[55] L'Allemagne et l'Autriche par exemple.
[56] Roberto Andorno, *Op. Cit.*, p. 104.
[57] « Pour Hans Jonas, le fait d'être mortel est à la fois un *fardeau* et une *grâce* pour l'homme ; (…) Cicéron arrive à dire que la philosophie n'est finalement que la réflexion sur la mort ; (…) Saint Augustin, je suis devenu moi-même une grande question… » (Cf. Roberto Andorno, *La bioéthique et la dignité de la personne humaine*, Paris, Presses universitaires de France, 1997, p. 105).

relation avec la dignité se résument en celles-ci : quels soins doit-on apporter au malade terminal et jusqu'où doit-on lui prolonger la vie pour la pratique de transplantation d'organe : quand précisément peut-on savoir qu'une personne est déjà morte ?

Andorno partant du constat de la mort, cherche ici à déterminer ce qu'est la mort puis le moment précis auquel on peut dire de quelqu'un qu'il est mort. Pour ce faire il nous fera explorer la médecine. On distingue à cet effet trois notions de mort.

La mort clinique, biologique et celle ontologique. De ces trois notions de mort, il se trouve un lien intrinsèque entre la mort clinique et celle ontologique. C'est du constat externe qu'on remarque la mort clinique, on remarque la cessation du fonctionnement de l'organisme. En revanche, la mort ontologique n'est pas constatable de manière empirique (cessation de respiration de la circulation du sang et autre) ; on comprend que cette mort est liée à l'esprit de l'homme (et non son corps). Andorno nous dira que « la mort clinique est l'indisponibilité du corps qui empêche le principe vital de continuer à l'animer »[58]. Pour savoir dès lors si quelqu'un est mort il faudra que son cérébral le soit aussi. La notion de *Coma dépassé* chez Mollaret et Goulon en exprime le caractère irréversible. *In fine* la mort, cérébrale est la cessation totale de tout le système de l'encéphale. « On parle de phénomène de *non-reflux*. Cela signifie qu'il n'est plus possible un flux sanguin encéphalique en raison de la nécrose ou manque de perméabilité des tissus »[59]. Cette mort est la véritable et totale mort (jamais partielle). Elle est expédiente car elle rassure le système de greffe d'organe. En clair, il faudrait que le patient

[58] Roberto Andorno, *Op. Cit.*, p. 106.
[59] *Ibid.*, p. 109.

soit complètement mort, confirmé par ce procédé avant qu'on ne lui prélevé les organes afin que le médecin ne soit ou ne devienne criminel.

Avec cette mort, pourquoi doit-on s'en tenir à la mort de l'encéphale au lieu de celle du cœur ? Pour Androno, en effet c'est parce qu'aujourd'hui, l'encéphale est connu comme l'organe qui coordonne les activités de tous les organes et systèmes du corps. Les conditions pour constater la mort encéphalique sont citées[60]. Dans tous les cas, ces conditions ne viennent qu'après les procédures diagnostiques et thérapeutiques standard effectuées chez le patient. Si tout est fait et que le résultat est défavorable alors l'individu est bel et bien mort.

Au nom du principe d'autonomie dont bénéficie le patient majeur et lucide, il doit être consulté ou avisé des soins qui lui seraient administrés. Sa décision doit être respectée (exécutée) par le médecin sans aucun complexe, état tenu pour responsable d'homicide par omission. « Le médecin ne pourrait donc pas le forcer, car il doit respecter son autonomie »[61]. A cet effet, il faut reconnaitre que le patient doit toujours veiller à conserver sa vie car le suicide est éthiquement proscrit au même titre que l'homicide ; « du point de vue *moral*, le patient a le devoir de conserver sa propre vie car il n'en a pas le pouvoir de disposition absolue »[62]. Sur le plan juridique, il n'existe pas un ''droit au suicide'', quand quelqu'un se donne volontairement la mort, il exerce

[60] Andorno nous apprend que ces conditions : « si elles se maintiennent pendant trente minutes au moins six heures après le début du coma et l'apnée sont :
1/ le coma avec manque de réponse cérébrale ;
2/ l'apnée, c'est-à-dire l'absence de respiration spontanée ;
3/ les pupilles dilatées ;
4/ les reflets céphaliques absents ;
5/ l'électroencéphalogramme plat. » (Cf. Roberto Andorno, *La bioéthique et la dignité de la personne humaine*, Paris, Presses universitaires de France, 1997, p. 109).
[61] Roberto Andorno, *Op. Cit.*, p. 110.
[62] *Id*.

une maitrise de fait (*facto*) et non de droit (*jure*). Jusqu'où moralement serons-nous tenus de conserver notre vie ? Les moralistes ont tracés deux moyens : ordinaires et extraordinaire, lesquels moyens n'ont pas la même connotation dans les domaines médical et éthique[63]. Ordinaire s'assimile à habituel chez les médecins et à gérable, aisé chez les éthiciens. Dans ce cas, l'hémodialyse de l'homme est un moyen de traitement pour le patient atteint de l'insuffisance rénale ; c'est donc un moyen ordinaire dans les deux domaines considérés. Mais cela devient extraordinaire au plan éthique quand l'opération est onéreuse pour le patient ou si l'insuffisance est définitive. En plus, pour qu'un moyen soit ordinaire, il faudrait qu'il soit prometteur d'amélioration au patient. Quand il est ordinaire, on dit qu'il est ''proportionnel'' extraordinaire pour dire ''non proportionnel''. Ce sont là les deux critères qui définissent le caractère obligatoire ou non du traitement. Il n'y a pas que cela, la proportionnalité ou non du moyen dépend des caractéristiques des patients : âge, peurs, force intérieure, etc. Il faut tout de même conclure que le refus du traitement sans fondement sur la non proportionnalité du traitement, est éthiquement illicite car ceci devient un suicide. En définitive dira Andorno : « C'est donc l'*intention* du sujet qui est décisive au moment d'élaborer le jugement éthique sur son refus du traitement »[64].

Etymologiquement, l'euthanasie, ce terme signifie ''bonne mort'' du grec *eu* : bon et *thanatos* : mort. Aujourd'hui, il s'emploi en considérant la mort comme bienfait ou sans préjudice pour le patient et

[63] « Depuis le XVIè siècles les moralistes distinguent les moyens « ordinaires » et les moyens « extraordinaires » : les premiers sont obligatoires, pas les seconds » (Cf. Roberto Andorno, *La bioéthique et la dignité de la personne humaine*, Paris, Presses universitaires de France, 1997, p. 109).
[64] Roberto Andorno, *Op. Cit.*, p. 112.

un bienfait pour autrui. Les conceptions y afférentes parlent de ''qualité de la vie'' ; elles considèrent qu'étant donné l'état pénible de santé du patient, on lui fait une faveur en lui ôtant la vie, car celle-ci a perdue toute « signification ».»[65]. Notons avec Andorno que l'euthanasie existe sous deux formes : par action ou par omission.

Le premier cas signifie qu'on provoque la mort par des agissements nécessaires : homme l'injection d'une substance l'étale au patient par exemple. Le second cas est que l'on prive des soins qui pouvaient conduire à sa survie. Ce médecin qui le pratique au-delà de sa bonne intention et tout, il a tout de même tué. Au plan juridique, la mort ''par compassion'' est un homicide, il s'agit de la mort active c'est-à-dire par action. S'agissant de celle passive ou par omission c'est-à-dire sans secours et soins au patient, la juridiction française le traite de non-assistance à une personne en danger : il y a donc délit de commission par omission. « Dans les deux cas, soit l'euthanasie active ou passive, il y a donc un délit pénal »[66].

Sur le plan éthique aussi, cette mort est contestable. Que l'intention soit bonne ou mauvaise, elle ne change pas l'objet de l'acte qui, est tuer une personne. Le principe de justice qui exige qu'on traite tout le monde avec égalité a donc été enfreint. Certes, pour tous les individus dans cet état critique choisit d'en abréger les souffrances par cette mort mais ce n'est point sage. La valeur de l'homme n'est pas mesurable, l'homme a de dignité plus qu'il a de valeur si ceci doit être mesurable.

Le malade qui réclame l'euthanasie doit être perçu par le médecin comme quelqu'un qui nécessite soins particulièrement humain, attention

et assistance spirituelle. « La médecine trahirait sa finalité essentielle de servir à la vie si elle devenait un instrument de mort »[67] nous dira Andorno ; car, le patient est dans un état de dépression et il ne voudra naturellement pas végéter dans cet état. Par suite, sa raison n'est plus là. Le système hospitalier doit s'établir de sorte à ce que le patient, dégradé par l'acuité de la maladie, se sente en train d'être peu à peu soulagé avec la présence et l'assistance récurrente des médecins et des religieux. Dans ce cas, il n'aura plus le temps de penser à un besoin de suppression de sa vie.

Enfin, de ce qui est de la fin de la personne Andorno nous fera comprendre que : « ni l'euthanasie ni l'acharnement thérapeutique sont donc de véritables solution pour les malades en phase terminale. On ne doit ni hâter délibérément la fin, ni la prolonger à tout prix. Le juste milieu pourrait se placer dans ce qu'on appelle actuellement l' « accompagnement », qui doit être conçu aussi comme une pratique soignante »[68]. Il ne faudra donc que témoigner une proximité, une présence, physique et morale ; sans en rien précipiter ni retarder la fin du mourant.

En même temps que l'amélioration des conditions de vie de l'homme par les sciences biomédicales est née, surgissent des problèmes touchant l'intégrité et l'identité de l'homme. C'est pour cela qu'est venue la bioéthique pour maitriser cette ''maitrise''.

Andorno nous dit, « l'enjeu de la bioéthique peut se résumer à la question suivante : comment faire pour que l'homme continue à être

« sujet », c'est-à-dire pour qu'il ne devienne pas « objet » ? »[69]. Mettant ainsi en évidence la véritable question de fond : laquelle des deux conceptions éthiques, devrait fonder la bioéthique. « La mission de la bioéthique est justement celle d'orienter les techniques afin qu'elles ne se fourvoient pas dans des rôles qui ne leurs correspondent pas »[70] ; nous fera donc savoir Andorno. Pour finir il dira, en bioéthicien vitaliste, que : « l'amour est la seule antithèse à l'instrumentalisation de la personne (…) C'est par le simple faite d'exister qu'il (l'homme) mérite un respect inconditionnel- plus encore, de l'amour »[71]. C'est là selon lui le seul moyen de protéger la dignité de la personne humaine et de provoquer ''*l'étonnement existentiel*'' en tous ceux qui pourront avoir un rapport à lui, à même de mettre en cause ce disposition intrinsèque à l'homme.

[69] *Ibid*., p. 119.
[70] *Ibid*., p. 120.
[71] *Ibid*., p. 121.

CHAPITRE DEUXIEME : APPRECIATION DE LA CONCEPTION D'ANDORNO.

A- Mérites de la pensée d'Andorno

En matérialisant une part de sa pensée en 1997, Roberto Andorno, juriste de formation, faisait son intervention officielle sur un aspect majeur de l'institution de la Bioéthique en tant que science. Dans sa *Bioéthique et dignité de la personne*, Andorno cherchait à présenter les différents principaux courants antagonistes de la discipline encore trop récente[72], et a suggéré la façon dont la dignité de la personne humaine devrait être perçue tout au long de son existence. Notons le bien, il n'a pas introduit sa proposition ex nihilo. Il est parti de l'exposé des différentes conceptions déjà en vogue de la façon dont l'homme devrait être traité pour aboutir à son parti pris et l'appliquer pour chaque étape de la vie.

Dès l'entame de son document, Andorno fait bien avouons-le de nous donner un bref aperçu des raisons d'élaboration de cette discipline qu'est la Bioéthique. Il nous précise bien le souci de la bioéthique : « La tâche actuelle, très ardue, consiste à distinguer ce qui personnalise l'homme de ce qui le dépersonnalise, ce qui le rend plus esclaves. Car il serait aussi naïf de tenir pour intrinsèquement perverse tout nouveau développement technoscientifique de le croire forcément bon »[73]. Il a raison d'estimer que c'est là le souci de la bioéthique, car Didier Sicard nous apprends que la bioéthique « est la mise en forme à partir d'une recherche pluridisciplinaire d'un questionnement sur les conflits de valeurs suscités par le développement technoscientifique dans le domaine du vivant »[74] De ce fait il est donc reconnu de tous, que la

bioéthique nait suite à l'inquiétude grandissante générée par le progrès effrénés des technosciences. Toutefois, même s'il y a consensus pour la nécessité d'une telle réflexion, ce consensus accord mutuel ne s'arrête quasiment qu'à cela. Les discussions autour de la base à définir pour l'érection d'une telle entreprise, n'aboutissent pas à une base éthique

[72] « Au début des années 1970 émerge soudain le mot dans l'univers culturel américain, sous la plume du biologiste Van Rensslaer Potter dans un livre de 1971 *Bioéthics*. Bridge to the future ». (Didier Sicard, *L'éthique médicale et la bioéthique*, Paris, Presses universitaires de France, 2009, p.11).

[73] Roberto Andorno, *Op. Cit.*, p.14.

[74] Didier Sicard, *Op. cit*., p.3.

absolue et universelle. Parler de bioéthique, revient à parler de l'éthique de la vie et plus précisément du vivant. Puisque le vivant dont il est question ici n'est nul autre que l'homme, il faut bien définir la base éthique dont on veut partir pour assurer le rapport à l'homme qu'on désire atteindre.[75]

L'analyse téléologique de ce méta bioéthique avec Andorno, nous permet de comprendre et d'y convenir que la Bioéthique devrait se baser sur l'éthique vitaliste en s'opposant à celle subjective. Cette option nous évite de prendre plus en considération la qualité de la vie plutôt que sa dignité. Quand on part de la base, celle que le rapport à avoir à l'homme est fonction de la qualité de sa vie nous aboutissons à toutes sortes de dérapages. Andorno nous montre à raison que ce n'est que cette vision erronée de l'éthique à adjoindre à la bioéthique qui nous porte à l'euthanasie, l'eugénisme et toutes les dérives enregistrées. « Le raisonnement qu'on fait est le suivant : étant donné que la « qualité de vie » actuelle du sujet est inférieure au standard fixé et que les perspectives de l'améliorer sont très minces voir nulles, sa mort devient un objectif à atteindre par action ou par omission »[76]. Cette vision conséquentialiste du rapport à avoir avec au vivant, est récusée par Andorno. Il préfère en bon juriste, prendre le parti du plus faible.

Nous supposons que c'est ce qui le pousse à choisir l'éthique objectiviste, vitaliste. Cette éthique personnaliste qu'il épouse s'applique à défendre la dignité intrinsèque de la personne humaine. Elle prône que l'homme « mérite du respect en tant que fin-en-soi, quel que soit son

[75] « Quelle éthique adopter comme fondement de la bioéthique ? Car, les conclusions auxquelles on arrive dépendent entièrement des principes qu'on prend comme point de départ. » (Roberto Andorno, *La bioéthique et la dignité de la personne humaine*, Paris, Presses universitaires de France, 1997, p.15).
[76] Roberto Andorno, *Op. cit*., p.18.

degré de développement, sa santé physique ou mentale (…) Parce qu'il est une personne, c'est-à-dire un être d'esprit »[77]. Andorno gardera tout au long de sa réflexion, de son analyse sa position sur la base qu'il propose pour la bioéthique. Nous croyons d'ailleurs que c'est à son actif. Il en est ainsi, car en observant ses analyses au premier stade qu'il choisit pour observer l'homme (le début de la personne), il estime que la valeur de la vie doit lui être accordée dès son début. Il dit que jusqu'à preuve du contraire l'embryon humain devrait être considéré comme une personne et jouir de ses droits. Andorno a eu de ce fait le mérite, malgré les nombreuses prises de positions assez diverses de considérer, l'embryon comme un homme dès la fécondation. Cette option montre bien la valeur qu'on doit d'après lui accorder à la vie de la personne, même quand on a aucune preuve de l'animation de cet amas de cellule (de ce que c'est déjà une personne).

La personne, du latin Persona : visage, fait référence à cet être qui ne s'appartient que d'un point de vue ontologique et non pas éthique, ni même juridique. Le juriste latin Ulpien dira « *dominus membrorum suorum nemo videtur* »[78]. Penser la personne suivant les vues de Boèce- substance individuelle d'une nature rationnelle- c'est ce qui a poussé les philosophes et scientifiques à avoir des points de vue multiples sur la question par exemple de la considération de l'embryon comme personne.

Andorno nous présentant l'analyse des philosophes, nous dit qu'ils sont partis de la définition de Boèce de la personne. L'embryon considéré

[77] *Ibid.*, p.19.
[78] *Ibid.*, p.35 ; « L'homme n'est pas propriétaire de ses membres ».

étant celui humain, ils déduisent qu'il a une nature rationnelle car les hommes sont des êtres rationnels. Mais pour ce qui est de sa nature de substance individuel, ils n'ont pu lui en reconnaitre car l'embryon humain est à même de se diviser en plusieurs embryons. Cette réalité est d'ailleurs bien expliquée par Pascal Ide. Il nous dit que : « l'embryon est divisible, du moins jusqu'à un certain stade qui n'outrepasse pas quinze jours (…). Donc l'embryon n'est pas une personne humaine, on peut parler de celle-ci que dépassée la possibilité d'apparition d'une gémellité vraie »[79]. Andorno ayant observé qu'il n'était donc pas philosophiquement raisonnable de prendre l'embryon pour une personne humaine car nous ignorons si celui-ci ne serait à même de se gémelliser après. Même si les avis, quant à la personnalité de l'embryon humain chez les scientifiques sont divers, il n'est pas possible de prendre un parti sur la base des preuves apportées et présentées par Andorno.

C'est seulement dans le champ éthico-juridique qu'Andorno aboutit à une considération de l'embryon humain comme une personne humaine. Ceci même n'est dû qu'à un octroie de bénéfice de doute. La personne après son début est appelée à se reproduire. A ce stade de la vie de la personne plusieurs techniques des sciences biomédicales sont utilisées. Ces techniques sont tellement pointues qu'elles poussent Andorno à inspecter cette étape en vue de déclarer ce qu'il est judicieux de maintenir ou récuser pour garder l'homme dans sa dignité ontologique. La reproduction chez l'espèce humaine est souvent reconnue sous l'appellation « procréation ». « La personne humaine est « procrée ». Elle n'est ni « produite » ni « reproduite ». Lorsqu'il s'agit

[79] Pascal Ide, *Le zygote est-il une personne humaine ?* Paris, Téqui, 2004, p.22.

des êtres humains on préfère normalement employer le terme « procréation » à celui de « reproduction », pour mettre en relief qu'il y a beaucoup plus qu'un simple phénomène biologique : c'est le début d'une personne, d'un être qui est une fin-en-soi, qui est non seulement corps, mais aussi et, en même temps, esprit »[80].

L'homme est capable depuis 1978 de reproduire l'homme. L'homme autopoiésis (l'auto fabrication) de l'homme et les nombreuses pratiques liées à celle-ci, poussent Didier Sicard à une analyse : « S'il n'y avait pas eu la naissance d'Amandine aurait-il eu un comité consultatif national d'éthique ? Si les embryons humains n'étaient congelables, si les grossesses n'étaient pas devenues un accomplissement d'une grande hétérogénéité dans leurs conditions de survenir, y aurait-il eu une telle passion pour la réflexion éthique ? Je ne le pense pas (…). L'homme façonne désormais en effet son origine puisqu'il en ait le dépositaire. Depuis trente ans, les exploits se multiplient (…) »[81].

Les pratiques comme : le don de gamètes, la fécondation *in vitro*, le dépistage prénatal, le diagnostic préimplantatoire, la gestation pour autrui, sont autant de réalités qui interpellent notre sens de l'éthique. Ces techniques font aussi appel à l'identité de la personne (troisième stade d'observation de la personne par Andorno). La personne humaine a une identité individuelle. Cette individuelle identité est mise en péril par des pratiques comme : le recours à des donneurs de gamètes, le clonage, l'accès au génome humain et la maternité pour autrui. Ces différentes techniques brassent une multitude de questions éthiques et surtout

[80] Roberto Andorno, *Op. cit*., p.75.
[81] Didier Sicard, *Op. cit*., p.26.

bioéthiques. Cependant, il reste une dernière phase à laquelle, il a plu à Andorno d'observer la personne : la fin de la personne.

Il y a plusieurs types de mort : celle clinique, celle biologique et celle ontologique. Celle qui ici est observée est celle clinique. Elle est la suspension des fonctions de l'organisme. Celle-ci pouvant être provoquée, constatée ou évitée. Dans chacun de ces cas, comme à chacun des autres stades d'observation de la dignité de la personne, Andorno prescrira un regain d'intérêt pour la valeur intrinsèque de la personne. Il proposera, et nous estimons qu'il fait bien, d'être affectueux avec la personne. L'amour nous permettrait d'éviter les dérives des progrès de la technoscience. Nous nous devons d'éviter les idéologies eugénistes désireuses de garder l'homme seulement sujet de ce désir démiurgique et d'auto divination de l'homme. « Une bioéthique figée dans des principes généraux, qu'ils soient religieux ou rationalistes, (…) qui ne prend pas en compte le respect de l'humanité de l'autre est vaine ; pire, elle est un masque qui permet justement de s'abstraire de cette responsabilité (…). Elle garde pour mission essentielle d'obliger à réfléchir sans dogmatisme sur nos finalités divergentes, sur notre difficulté à penser simultanément le proche et lointain, sur notre recours opportuniste à la marchandisation du vivant tout en le diabolisant, etc. »[82]. Cette sensibilité que nous recommande Andorno, il nous apparaît incontestable qu'elle soit prise en grande considération ; il en va de l'intérêt de toute l'humanité.

[82] *Ibid.*, p.123.

B- Les limites de la conception de Roberto Andorno.

Dans son ouvrage, La Bioéthique et la dignité de la personne, Andorno a matérialisé une partie significative de sa conception de la bioéthique en générale ; et surtout de la façon dont la dignité de la personne devrait être perçu. L'étude casuistique de cette question, l'a mené à structurer sa spéculation en deux grandes parties ponctuées de plusieurs chapitres et sous chapitres. Nous estimons que c'est, pour lui, le moyen de nous faire intégrer convenablement les multiples et complexes aspects de la question : Comment concevoir objectivement et pragmatiquement la dignité de la personne "humaine'' à travers les prouesses techno-scientifiques ?[83]

Ainsi dans sa réflexion il aboutit à une réponse assez pragmatique tout au moins quasi pragmatique « Nous verrons alors que l'amour est la seule antithèse à l'instrumentalisation de la personne ; qu'il n'y a que cela pour échapper à une vision utilitariste et par là même cruelle de l'homme. Seulement l'amour nous permet de nous rendre compte que plus une personne est faible et malade, plus elle a besoin d'affection. »[84].

La réponse, cette solution qu'il propose à cette interrogation bioéthique parait recevable. Pourtant quand on essaie d'appliquer sa réponse à ces différents stades qu'il a lui-même choisit pour étudier la personne et la dignité "humaine'' en bioéthique, on aboutit ici et là à une satisfaction moins profonde. Il est vrai que sa réflexion nous apporte déjà une sorte de soulagement. Il en est ainsi, car grâce à son « étonnement existentiel », nous parvenons à concéder à défaut de le reconnaitre

[83] «(…) l'enjeu de la bioéthique peut se résumer à la question suivante : Comment faire pour que l'homme continue à être « sujet » ; c'est-à-dire pour qu'il ne devienne pas « objet » ? » (Roberto Andorno, *La bioéthique et la dignité de la personne*, Paris, Presses universitaires de France, 1997, p.119).

[84] Roberto Andorno*, Op. cit*., p.121.

absolument un respect inconditionnel à l'homme pour le simple fait qu'il existe, qu'il vit. C'est en effet déjà beaucoup que d'avoir un moyen l'amour pour maintenir ou restaurer la dignité de la personne et ceci avec quasiment aucune discrimination. Cette solution ne nous semble pourtant pas suffisante. Elle nous apparait comme une résolution idéelle d'un problème concret. Partir sur la base d'un sentiment pour élaborer un système solutionnant les infractions dues à la reconnaissance de la personne et de la dignité humaine, nous semble peu réaliste. En attendant de nous investir dans de plus amples explications, passons déjà en revue les aspects avec lesquels nous ne sommes pas en accord avec Andorno ; pour sa considération de la dignité de la personne humaine aux différents stades qu'il s'est choisi. Les stades auxquels nous faisons allusion ne sont que ceux énumérés et développés dans la deuxième partie de son livre. Ils sont en claire. Le début de la personne, sa procréation, son identité et sa fin. Les stades à considérer pour ce qui concerne notre désaccord, son essentiellement ; celui du début de la personne, de son identité et enfin de sa fin. Nous nous excusons d'abord de présenter les raisons de notre désaccord, sans forcément suivre l'ordre de l'énumération de ses stades. Nous choisissons d'entamer notre présentation des désaccords par la fin de la vie. Cependant avant ceci, nous allons présenter un désaccord qui nous parait capital au point de ne pas être présenté plus loin. Celui-ci concerne l'erreur que commettent la quasi-totalité des ''bioéthiciens''. Il s'agit de considérer que, le souci de leur discipline est de se préoccuper du rapport éthique au vivant, qui lui, n'est nulle autre que l'homme.

Nous estimons qu'une telle conduite fait montre d'un espécisme fort et désobligeant. Cet espécisme est aussi grossié et orgueilleux que

tout autre "racisme'' au sein de l'espèce humaine. Mais même si nous ne trouvons pas partageant cette vision des choses, nous arrivons tout de même à la comprendre. C'est là, une des nombreuses conséquences de trop grande fierté de l'espèce humaine. Anthropocentrisme surdimensionné qui, comme de tout temps, pousse l'homme à se penser le centre de l'univers (nombril du monde) et à, de son piédestal hautain, considérer les autres êtres vivants et inertes comme sa propriété ou un environnement à sa disposition. Didier Sicard dira par exemple que : « le mot même "bioéthique'' prête plus à la confusion qu'à éclairer le concept »[85]. Il le dit car, quand il se demande : « Pourquoi réserver ce mot à ce qui concerne seulement l'embryon, la greffe, les gênes et pas à la fin de la vie, la recherche médicale ? (…) Le gène de l'humain dans la bioéthique, le gène des plantes (OGM) nulle part »[86]. A son avis aussi bien qu'au notre tout ceci est, « comme s'il y avait plusieurs éthiques du vivant »[87], absurde. Sauf que ce "moi'' surdimensionné ne permettra pas au commun des hommes de reconnaitre que la bioéthique aurait dû avoir pour objet le rapport au vivant ; mais à tous les êtres vivants alors.

Nous estimons alors que la bioéthique ainsi que ceux qui interviennent devraient réfléchir sur les sujets qui touchent les autres êtres vivants aussi. Ceci serait aussi révolutionnaire que des conceptions comme celle de Luc Ferry en écosophie ou de Charles Mills en contractualisme. Luc Ferry nous demande de reconsidérer notre rapport avec la nature en prenant l'environnement pour un partenaire et non notre propriété ; car sans nous elle pourra continuer à exister, pendant que le contraire est impossible. Mills lui, nous recommande fortement de

[85] Didier Sicard, *Op. cit.*, 2009, p.4.
[86] *Id*.
[87] *Id*.

déconstruire le contrat racial qui fait de certains hommes exceptionnellement des personnes (la race blanche) et de toutes les autres races des sous-personnes. Revenons-en maintenant aux désaccords que nous nourrissons vis-à-vis de l'opinion d'Andorno.

Pour ce qui concerne la fin de la personne, il nous propose « l'accompagnement » qu'il trouve être un moyen terme vertueux entre l'euthanasie et l'acharnement thérapeutique. Il dira : « il s'agit de rester à côté de lui jusqu'au bord de cette rive ou il sera seul à embarquer, mais sans précipiter ni retarder son voyage. »[88] Nous sommes pour notre part insatisfait par rapport à cette réponse proposée pour cette inquiétude bioéthique. Pour notre part, l'accompagnement est pour nous intuitivement la vertu qui située au milieu dans une perspective aristotélicienne devrait être choisie. Nous estimons que l'accompagnement devrait selon le consentement du patient, de ses parents et de l'état, se faire seconder d'un acharnement thérapeutique. Nous le disons parce que, nous prenons la vie humaine (la personne) sacrée. Nous estimons donc qu'elle doit être protégée et défendue à tout prix (tant que cela n'entraine pas des conséquences négatives et dégradantes pour d'autres). De plus, proposer qu'on associe le sentiment (l'amour) à l'accomplissement trop peu réaliste quand on ne désire pas trop générer un acharnement thérapeutique ou une euthanasie ; l'amour en tant que passion relève plus de l'émotionnel que du rationnel.

Nous pensons de ce fait qu'il sera difficile voire impossible de faire appliquer pour la fin de la personne l'accompagnement à la façon dont notre cher Roberto Andorno nous le suggère. Passant ensuite à l'identité de la personne, nous sommes en désaccord avec la conception de

[88] Roberto Andorno, *Op. cit*., p.117.

Roberto Andorno que sur point de l'accès au génome humain. Il est vrai que ceci comporte un grand risque, celui d'un eugénisme dégradant, mais il peut tout aussi concourir à sauver ou soulager une vie. Il a pour exemple aidé à déceler dans un diagnostic préimplantatoire ou lors d'un dépistage prénatal à corriger une affection curable. Toutefois il faudra bien prendre garde à ce que les répercussions sur la vie du sujet de ces "études'' ne soient pas dégradante. Nous proposons qu'au lieu de radicalement interdire la thérapie génique sur des cellules germinales ou sur l'embryon, ceci pourrait être modérée, car il se peut qu'elles soient salvatrices et ne constituent qu'une étude non une expérimentation. Puisque nous effleurons déjà les abords du dernier point des désaccords abordons-le.

Il est comme vous en avez déjà conscience, question du début de la personne. A ce niveau nous voulons, nous pencher sur la façon dont Andorno a solutionné la question de la personnalité de l'embryon. Andorno accorde au bénéfice du doute un statut de personne à l'embryon humain avec un argument éthico-juridique. C'est-à-dire donc qu'aussi bien ses analyses philosophiques que scientifiques il ne parvient pas à la preuve irréfutable d'une animation immédiate de l'embryon ou d'une caractérisation d'identité individuelle chez celui-ci. Pascal Ide, médecin, philosophe et théologien a longuement arpenté la question. Dans son ouvrage, le *Zygote est-il une personne humaine ?* il parcourt tour à tour les trois axes de la question. Celui de la personnalisation immédiate de l'embryon pour un premier, celui de personnalisation médiate de l'embryon pour un autre et finalement celui de la personnalisation probable ou possible par l'embryon humain. Dans ses analyses Ide fait à Roberto Andorno en le mettant dans la dimension de

ceux qui sur la question ne sont indécidables. Dans cette catégorie il se situe dans la branche de ceux arpentent la forme ontologique. Pascal Ide dira : « un certain nombre de scientifiques, de philosophes et de juristes estiment que la question est impossible à trancher. Cette indécidabilité peut prendre soit plus ontologique soit plus épistémologique »[89].

Pascal Ide nous explique dans la suite que la principale raison qui soutient le fait de cette indécidabilité est la suivante : l'homme en tant que personne humaine est doté d'une âme spirituelle et puisqu'il est impossible avec nos sens de détecter si l'âme saisit l'embryon pour le rendre une personne humaine, il est préférable de rester sans prendre un parti. Il nous expliquera que « Tel est l'argument avancé par le juriste Roberto Andorno : « on ne peut ni soutenir ni nier avec certitude que l'embryon soit une personne. Aucune des deux réponses ne s'impose avec netteté. Le corps minuscule de l'embryon est, certes, vivant et biologiquement humain. Mais, vu qu'il n'y a pas de moyens pour vérifier d'une âme rationnelle chez lui, comment savoir s'il est animé dès la conception par un principe spirituel ou pas un simple principe de vie végétale ou animale ? ». Face à l'impuissance du discours ontologique, biologique et philosophique, l'auteur se rabat sur le plan pratique, éthique puis juridique »[90]. Nous convenons facilement avec Ide que Andorno comme les autres de son bord, se refusent une prise de décision sur la question du fait de l'importance du moment de l'infusion de l'âme dans l'embryon. Ide estime que : « la position indécidable est un luxe théorique que réfute la pratique(…) C'est ainsi que l'agnostique

[89] Pascal Ide, *Op. cit*., p.63.
[90] *Ibid*., p.64.

théorique s'avère très souvent être un athée pratique »[91]. C'est pour simplement dire que comme les autres, Andorno pensant qu'il est impossible de connaitre l'instant d'animation de l'embryon humain, il ne pourrait professer sa personnalisation immédiate. C'est ainsi qu'il précise que : « La schizoïdie n'est pas qu'inconfortable : elle est à la longue invivable »[92]. Nous pour notre part si on ne devrait se fier qu'à l'instant de l'information constaté de l'embryon pour le taxer de personne on ne le ferait pas jusqu'à la fin de sa vie biologique. Cet instant est tout simplement indétectable.

[91] *Ibid.*, p.251-252.
[92] *Ibid.*, p.252.

CONCLUSION

Nous voici au terme de notre travail sur : "L'homme dans *La bioéthique et la dignité de la personne* humaine de Roberto Andorno''. Il s'est articulé en deux grands mouvements. Le premier mouvement s'est occupé de présenter la manière dont la personne humaine est perçue dans la bioéthique puis, elle a aussi et su mettre en branle la conception de la personne humaine avec Roberto Andorno dans son ouvrage *La bioéthique et la dignité de la personne.* Le deuxième et dernier d'ailleurs, mouvement de notre travail a statué sur ce qui d'après nos vues semblaient recevable ou réfutable dans la réflexion de notre juriste Andorno.

De la bioéthique Andorno se sera appliqué à nous faire comprendre qu'elle devra « faire en sorte que les développements biotechnologiques soient subordonnés au sens de la vie humaine sur terre (…) l'homme, qui demeure la fin (ultime) de toutes les institutions sociales et politiques »[93]. Nous avons été d'accord avec sa vision des choses en plusieurs points comme : le fondement de la bioéthique sur la base de l'éthique objectiviste versus celui subjectiviste ; etc. D'un autre côté, reconnaissons-le aussi, nous n'avons pas eu que des points de confluences avec sa conception de l'homme en bioéthique. Au nombre de ces insurrections nous pouvons à tout hasard indiquer : notre rejet de la considération de la bioéthique comme réflexion éthique et multidisciplinaire existentiel du rapport au vivant ; impliquant pour vivant uniquement les hommes ; nous pouvons également faire cas de notre refus de garder une posture indécidable quant à la personnalité de l'embryon humain. Nous avons estimé que l'embryon humain devrait

[93] Roberto Andorno, *Op. Cit.*, p.118.

sans autre forme de procès, être considéré comme personne humaine avec seulement déjà les arguments philosophiques. Pour finir, même si nous avons trouvé quelque peu néoténique sa solution, l'érection de l'amour comme solution pragmatique pour conserver la dignité de l'homme des dérives de la technoscience ; nous nous sommes tout de même résolu à la concéder, n'ayant objectivement rien à lui substitué.

Références bibliographiques

Ouvrages principaux

- ANDORNO Roberto, *La bioéthique et la dignité de la personne humaine*, Paris, Presses universitaires de France, 1997.
- BILLIER Jean-Cassien, *Introduction à l'éthique*, Paris, Presses Universitaires de France, 2010.
- DURAND Guy, *La bioéthique*, Québec, Éd. Fides, 1997, Éditions du Cerf, 1997.
- FANON Frantz, *Les damnés de la terre*, Paris, La Découverte & Syros, 2002.
- GROS François, *La civilisation du gène*, Cameron, Éd. Hachette, 1989.
- IDE Pascal, *le zygote est-il une personne humaine ?* in COLLECTIF, *Aimer et protéger la vie. Pour comprendre les vrais enjeux de la bioéthique*, Paris, Ed. de l'Emmanuel, 2003.
- IDE Pascal, *Le zygote est-il une personne humaine ?* Paris, Téqui, 2004.
- KANT Emmanuel, *Fondements de la métaphysique des mœurs*, Paris, Bordas, 1988.
- SICARD Didier, *L'éthique médicale et la bioéthique*, Paris, Presses universitaires de France, 2009.
- TAYLOR Charles, *Le malaise de la modernité de la modernité*, Paris, Éd. DUCERF, www.editionsducerf.fr ,2010

Les Dictionnaires

- CERQUIGLINI Bernard, OLLE Jean-Michel (dir.), *Dictionnaire Universelle*, Paris, Hachette Edicef, 2008.
- DUROZOI Gérard, ROUSSEL André, *Dictionnaire de Philosophie*, Italie, Nathan, 2009.

- LALANDE André, *Vocabulaire Technique et critique de la Philosophie*, Paris, Presses Universitaires de France, 1985.

Sites internet consultés

- https://fr.m.wikipedia.org/wiki/Contractualisme#Origines_du_concept, consulté le 20/02/2018 à 08h32mn.
- https://la_philos ophie.com/qu' est_ ce_ qu e_ l_ homme_ philoso phie , consulté le 17 septembre 2019 à 15h 42mn.
- http://wiktionary.org., consulté le 17 septembre 2019 à 15h 42mn.

TABLE DES MATIÈRES

SOMMAIRE i
Remerciements iii
RESUME iv
INTRODUCTION 1
CHAPITRE PREMIER : Roberto Andorno Et La Problematique de L'homme au Sein de la Bioethique 3
A – L'homme dans les sciences biotechnologiques. 3
B- Conception d'Andorno sur la question de la personne humaine en bioéthique 10
CHAPITRE DEUXIEME : APPRECIATION DE LA CONCEPTION 31
D'ANDORNO. 31
A- Mérites de la pensée d'Andorno 31
B- Les limites de la conception de Roberto Andorno. 38
CONCLUSION 45
Références bibliographiques 47
TABLE DES MATIÈRES 49